



# LITTLE NEMO OU LE RÊVE SUR PAPIER

par Thierry Groensteen

*Avec la réédition, chez Milan, du chef-d'œuvre de Winsor McCay, un classique de l'enfance est ressuscité. Fervent de l'œuvre de McCay, Thierry Groensteen \* nous invite à le relire.*

Longtemps je me suis endormi en songeant au *Little Nemo* de Winsor McCay. Non sans une pointe de jalousie : d'avance, je savais que ma nuit ne serait pas peuplée de songes aussi colorés, aussi féeriques que ceux de ce petit bout d'homme en chemise blanche et à la tignasse ébouriffée. Pourquoi n'avais-je pas, moi aussi, mes entrées au Slumberland, ce pays enchanté soumis à l'autorité du bon roi Morphée, célèbre pour la magnificence de son architecture, la splendeur de ses costumes, la variété de sa faune et la douceur de ses clairs de lune ?

Aujourd'hui je ne suis plus jaloux, et je peux rejoindre le petit Nemo à n'importe quelle heure. Grâce en soit rendue à Richard Marschall, l'historien de la B.D. américaine qui a pris l'initiative de rééditer en quatre volumes la quasi totalité du chef-d'œuvre de McCay, et aux éditions Milan, le partenaire français de cette opération orchestrée à l'échelon international. Un classique est ressuscité : nouvelle traduction, lettrage impeccable, couleurs fidèlement reproduites d'après les journaux d'époque, cette édition marque à tous



(\*)Rédacteur en chef des « Cahiers de la Bande dessinée » de 1984 à 1988, Thierry Groensteen a écrit une demi-douzaine d'ouvrages sur divers aspects du « 9<sup>e</sup> Art ». Chroniqueur au « Monde » depuis 1986, il est actuellement le conseiller scientifique du CNBDI à Angoulême.

points de vue un incommensurable progrès par rapport à celle (jusqu'ici seule disponible) que nous avait donnée Pierre Horay en 1969. Vingt ans après, il s'impose donc de relire *Little Nemo in Slumberland*.

Pour qui l'ignorait, cette bande dessinée (parue d'octobre 1905 à juillet 1911 dans le « *New York Herald* », puis de septembre 1911 à décembre 1914 dans le « *New York American* ») a pour protagoniste un petit garçon qui, chaque nuit, explore en songe un pays merveilleux avant de se réveiller inexorablement dans la dernière image. Nemo ne ressemble en rien aux gamins turbulents et farceurs qui peuplaient alors un genre dominé par la veine burlesque, les *Buster Brown*, *Bicot* et autres *Katzenjammer Kids*. Doux et pacifique, sensible au beau, vite effrayé, faisant preuve de bonté et de charité chaque fois que l'occasion s'en présente, il n'est pas loin de figurer l'enfant idéal dont rêvent tous les parents. L'auteur lui a d'ailleurs prêté les traits de Robert Winsor McCay, son propre fils (âgé de sept ans à la création de la série).

comme compagnon de jeu, mais ne parviendra pas à se l'attacher durablement ; le monde dépeint par McCay demeure essentiellement masculin.

*Little Nemo* est à ranger aux côtés de ces classiques de la littérature enfantine que sont *Alice au Pays des Merveilles*, *Le magicien d'Oz* et *Peter Pan*. Peut-être McCay a-t-il aussi une dette envers Méliès, dont les films furent projetés à New York dès 1903, et, pourquoï pas, envers le grand Sigmund, qui avait livré sa *Traumdeutung* (*L'interprétation des rêves*) en 1900. Il fut en tout cas le premier à comprendre que la bande dessinée n'a aucun compte à rendre au réel et que, se composant d'images mentales couchées sur le papier, elle est prédestinée à mettre en scène des récits oniriques, qu'ils soient « automatiques » (au sens surréaliste ; le *Major fatal* de Möbius en serait un exemple) ou, au contraire, parfaitement concertés.

La date de naissance de Winsor McCay est controversée. Son meilleur biographe, John



Nemo est le plus souvent accompagné dans ses pérégrinations par Flip, une sorte de clown ventripotent et grand amateur de cigares (qui lui tient d'abord lieu d'adversaire - son chapeau d'alors porte l'injonction *wake up!* - avant de devenir son ami), et par Impy, un petit sauvagéen presque nu qui s'exprime par onomatopées. Le docteur Pill et la princesse de Slumberland font également partie du casting. Fille de Morphée, la princesse a élu Nemo

Canemaker, penche pour 1867 (McCay avait la coquetterie de se rajeunir de quelques années). Son père le destine aux affaires, et l'envoie à 19 ans dans une école de commerce. Le jeune McCay sèche les cours pour prendre des leçons privées de dessin et pour monnayer son talent naissant en faisant, pour 25 cents, le portrait des clients d'un établissement de loisirs de Détroit qui tient du parc d'attractions et du musée des curiosités.

tés. Après avoir un temps songé à se faire peintre, il trouve sa voie en 1898, lorsqu'il se fait engager comme cartoonist par le « Commercial Tribune » de Cincinnati. Jusqu'au bout, McCay restera attaché à la presse, connaissant les affres des délais à respecter et des éditeurs à satisfaire. On trouve sa signature (parfois remplacée par le pseudonyme de Silas) dans « Life » dès 1899 et dans le « Cincinnati Enquirer » l'année suivante. Mais c'est aux deux journaux de l'éditeur new-yorkais James Gordon Bennett, le « Herald » et l'« Evening Telegram », qu'il donnera presque toute sa production de bandes dessinées à partir de 1903. Outre *Little Nemo*, celle-ci compte bien d'autres séries plus ou moins durables et mémorables, telles *Little Sammy Sneeze* (1904-1906 = *Le petit Sammy éternue*; histoire d'un gamin dont les éternuements explosifs provoquent maintes catastrophes), *Dreams of the rarebit fiend* (1904-1911 = *Les cauchemars de l'amateur de fondue au cheddar*; des personnages toujours différents sont assaillis de cauchemars à la suite d'excès alimentaires), *The Story of Hungry Henrietta* (1905 ; une petite fille que ses parents gavent de nourriture et qui grandit de semaine en semaine), *A Pilgrim's progress by Mister Bunion* (1905-1910 ; série à la Ionesco qui conte les déboires d'un homme qui essaie vainement de se débarrasser d'une valise), ou encore *Poor Jake* (1909-1911 ; pamphlet social dénonçant l'exploitation éhontée d'un travailleur muet par un colonel et sa femme).

Comme l'atteste ce rapide survol, McCay ne fut pas seulement un auteur pour enfants. Satiriques, allégoriques et volontiers cruelles, plusieurs de ses bandes dessinées s'adressaient bien davantage aux adultes. McCay, qui devait supporter une maîtresse femme coquette et dépensière, mettait volontiers en scène ses propres déboires conjugaux. Parfois aussi, il donnait dans le macabre, comme dans cette planche, justement fameuse pour sa stupéfiante utilisation de la contre-plongée, où l'on assiste à un enterrement à travers les

yeux du défunt couché dans son cercueil ! Si *Little Nemo* représente le sommet de son art, c'est aussi la seule de ses créatures qui ait bénéficié de façon permanente d'une pleine page en quadrichromie. Chaque semaine, dans le supplément dominical du « Herald », McCay investissait un espace qui, eu égard à ses dimensions (plus de 50 cm de haut sur près de 40 de large), tenait davantage du poster que des pages de BD proposées dans les illustrés européens. Avec une maîtrise et une inventivité jamais prises en défaut, il



« Hungry Henrietta » in : *Le petit Sammy éternue*, Serg, 1976.

composait sa planche comme une véritable affiche, le titre occupant toute la largeur, et les vignettes se pliant à une composition d'ensemble fréquemment symétrique, mais qui parfois prenait une tournure plus libre : mise en page « en escaliers », superposition de « ban-

deux » étirés à l'horizontale, etc. En ceci McCay surclassait tous ses contemporains ; la bande dessinée, qui n'avait pas encore dix ans, lui est redevable de progrès décisifs dans l'intelligence de ses mécanismes constitutifs, et en particulier de cette ressource fondamentale qui est la mise en relation d'images contiguës.



Les cauchemars de l'amateur de fondue au cheddar, Pierre Horay, 1976.

La carrière de Winsor McCay ne se limite pourtant pas aux seules bandes dessinées. À partir de la fin 1913, cédant aux pressions de son nouvel éditeur William Randolph Hearst (celui-là même qu'immortalisa Orson Welles dans *Citizen Kane*), il abandonne presque totalement la B.D. pour se consacrer, vingt années durant, au dessin politique et à l'illustration de presse sérieuse. Il n'occupe pas moins d'une demi-page chaque jour pour illustrer les « sermons » de l'éditorialiste Arthur Brisbane. Depuis quelque temps déjà, il est aussi un artiste de music-hall, dessinant en direct, devant un public ravi, quelques sketches essentiellement visuels qui mettent en valeur son exceptionnelle promptitude dans l'exécution. On le voit, par exemple, modifier progressivement deux personnages esquissés à la craie, une fille et un garçon, pour leur faire parcourir tous les âges de la vie.

Ce numéro s'enrichira notablement quand McCay y intégrera la présentation publique de quelques-uns de ses dessins animés. Car c'est là le dernier domaine où s'exercera son génie : de 1909 à 1921, il réalise une dizaine de courts métrages, créant presque de toutes pièces un genre cinématographique dans lequel l'Amérique, de Walt Disney à Tex Avery et Chuck Jones, ne cessera plus d'exceller. Parmi ses *animated cartoons*, dont le premier, figurant Nemo et ses compagnons, est entièrement colorié, image par image, par l'auteur lui-même, on retiendra surtout *Gertie the trained dinosaur* (où McCay, suivant un processus inverse à celui de *La rose pourpre du Caire*, apparaissait sur scène avant de se matérialiser à l'écran), *How a mosquito operates* et celui, mi-reportage mi-crise d'indignation contre un acte guerrier inqualifiable, qui évoque d'une manière très réaliste *Le naufrage du Lusitania*.

Cas unique d'un artiste polyvalent et fécond ayant jeté les fondations de deux formes culturelles distinctes, quoique parentes, Winsor McCay, qui a posé son crayon le 26 juillet 1934, n'occupe pas encore la place d'honneur qui lui revient au panthéon de notre siècle. Du moins son petit Nemo a-t-il retrouvé le chemin de nos bibliothèques, tel qu'il fit rêver des millions de lecteurs. ■

